

LES INDIENS voix multiples

Arundhati Virmani

Lignes de vie d'un peuple



HD ateliers henry dougier

Céline Boyer, artiste photographe, a invité des personnes d'origines différentes à témoigner sur leurs ancêtres, leurs racines. La série de photographies Empreintes (publiée aux éditions Parenthèses en 2013) mêle le tracé cartographique de leurs origines au «portrait» d'une main à chaque fois unique.

Emblématique, cette main personifie la collection «Lignes de vie d'un peuple» centrée sur la vie réelle des gens. En couverture, la main de Jhonsan-Albert, Indien :

Jhonsan-Albert, 29 ans, témoigne :

«Je suis Anglo-Indien : Anglais par mon père dont l'arrière grand-père était anglais, et Indien par ma mère. Maintenant, je parle trois langues couramment : le tamil, l'anglais et le français. J'ai grandi dans deux cultures, ce n'était pas toujours facile mais très intéressant. La culture de ma mère est très différente de celle de mon père. J'étais et je reste toujours très proche de mon pays. L'Inde est un pays où l'on trouve tous les climats, toutes sortes de repas. Il y a vingt-neuf États et chacun possède sa culture bien particulière et sa langue. »



Nombre d'habitants, en millions



0 500 km

LES INDIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Titres déjà parus :

Les Suisses, Dominique Dirlwanger
Les Napolitains, Marcelle Padovani
Les Islandais, Gérard Lemarquis
Les Catalans, Henry de Laguérie
Les Brésiliens, Marie Naudascher
Les Ukrainiens, Sophie Lambroschini
Les Roumains, Mirel Bran
Les Canadiens francophones, Lysiane Baudu
Les Irlandais, Agnès Maillot
Les Sud-Africains, Valérie Hirsch
Les Lituanais, Marielle Vitureau
Les Inuits, Anne Pélouas
Les Israéliens, Jacques Bendelac et Mati Ben-Avraham
Les Arméniens, Sèda Mavian
Les Anglais, Éric Albert
Les Allemands, Sébastien Vannier
Les Écossais, Étienne Duval

Les Espagnols, Nacima Baron et Sylvia Desazars
Les Polonais, Maya Szymanowska
Les Norvégiens, Vibeke Knoop
Rachline

Titres à paraître :

Les jeunes Chinois, Edgar Dasor
Les Mongols, Antoine Maire
Les Algériens, Thierry Perret
Les Mexicains, Frédéric Saliba
Les Boliviens, Frédéric Faux
Les Amazoniens, Nicolas Bourcier
Les Paraguayens, Laurence Graffin
Les Belges, Béatrice Vallaeys
Les Thaïlandais, Eugénie Merieau et Arnaud Dubus
Les Guadeloupéens, Caroline Bourguine

HD ateliers henry dougier © 2016.
73, rue de Paris – 92100 Boulogne-Billancourt

Coordination éditoriale : Anna Crine
Stratégie et développement : Gaëlle Bidan
Correction : Nathalie Capiez
Réalisation de la maquette : Nord Compo

Dépôt légal : février 2016
ISSN : 2427-9137
ISBN : 979-10-93594-34-7

Imprimé et broché en France par l'imprimerie Corlet.

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

LES INDIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Arundhati Virmani

Les ateliers henry dougier, notre philosophie d'action

Nous voulons être aujourd'hui – comme hier, en 1975, quand nous avons créé Autrement et ses 30 collections – des passeurs d'idées et d'émotions, des créateurs de concepts et d'« outils » incitant au rêve et à l'action. L'un et l'autre, inséparables !

Notre ambition : raconter avec lucidité, simplicité et tendresse la beauté et les fureurs du monde. Tout ce qui est susceptible de nous réveiller, de briser la glace en nous, de réenchanter nos vies.

Chaque titre de cette collection est également disponible en **e-book**.

Pour en savoir plus sur les ateliers HD, ses publications, et découvrir nos bonus numériques, retrouvez-nous sur notre site Internet : **www.ateliershenrydougier.com**.

Suivez nos auteurs et soyez informé de nos prochaines rencontres sur notre page **Facebook**.

SOMMAIRE

- p. 8 ■ Déclaration d'intention et introduction

CHAPITRE I

UN PEUPLE MULTIMILLÉNAIRE

- p. 14 ■ Face au passé
Entretien avec **Romila Thapar**,
historienne de l'Inde ancienne
- p. 23 ■ La religion au quotidien
Rencontre avec **Sujatha Sitharaman**,
brahmane du Tamil Nadu
- p. 31 ■ La tradition au service du changement
Rencontre avec **Rajesh Ramaswamy**,
directeur de l'agence de publicité Lowe Lintas
- p. 36 ■ Les femmes contre les conventions
Rencontre avec **Ammu Joseph**, journaliste et activiste
- p. 43 ■ Peut-on rester gandhien ?
Rencontre avec **Nisha Susan**,
l'initiatrice des « Culottes roses » (*Pink Chaddis*)
- p. 50 ■ La tradition fait la mode
Rencontre avec **Sabyasachi Mukherjee**, *fashion designer*

CHAPITRE II

PLUS DE TROIS MILLE CASTES

- p. 58 ■ Les nouveaux intouchables
Entretien avec **Amrita Chanda**, militante LGBT
- p. 67 ■ Le malaise des *dalit*
Rencontre avec **Jauhari Lal**, ancien directeur de Oil
and Natural Gas Corporation

- p. 73 ■ Défense du turban
Rencontre avec **Inni Kaur**,
vice-présidente de Spectrum Communications
- p. 80 ■ Les inégalités territoriales
Rencontre avec **Subramaniam Chandrasekhar**,
économiste à l'Indira Gandhi Institute of Development
Research de Mumbai
- p. 85 ■ Vivre enfin ensemble : des mariages « mixtes »
Rencontre avec **Meenal** et **Sachin Kotak**
- p. 92 ■ Montrer la diversité au cinéma
Rencontre avec **Nandita Das**, actrice de Bollywood

CHAPITRE III

DE LA VIOLENCE À L'IMPLOSION

- p.100 ■ Une femme de devoir
Entretien avec **Kiran Bedi**,
première femme officier de police
- p.107 ■ Un monde cruel
Rencontre avec **Pankaj Butalia**, cinéaste
- p. 114 ■ La longue histoire des affrontements communautaires
Rencontre avec **Gyanendra Pandey**, historien à Emory
University, Atlanta
- p. 119 ■ La violence des élites
Rencontre avec **Tarun Tejpal**,
fondateur de l'hebdomadaire *Tehelka*
- p. 125 ■ Trop de pauvres !
Rencontre avec **Abhiroop Mukhopadhyay**,
économiste à l'Indian Statistical Institute
- p.130 ■ Les rébellions séparatistes
Rencontre avec **Mani Shankar Aiyar**, ancien ministre
pour le Développement de la région du Nord-Est

CHAPITRE IV

À LA CONQUÊTE DU MONDE

- p. 138 ■ *Le global Indian*
Entretien avec **Nayan Chanda**,
rédacteur en chef de *YaleGlobal Online*
- p. 147 ■ L'art indien : une valeur transculturelle ?
Rencontre avec les jumelles **Amrit**
et **Rabindra Kaur Singh**, artistes peintres
- p. 154 ■ Un Indien à la House of Lords
Rencontre avec lord **Bhikhu Parekh**,
professeur de sciences politiques
à l'université de Westminster à Londres
- p. 161 ■ L'entrée dans la galaxie sportive
Rencontre avec **Ashwini Nachappa**,
championne de sprint et présidente de l'Urban District
Athletic Association de Bangalore
- p. 166 ■ Dans toutes les tasses de thé du monde
Rencontre avec **Rajah Banerjee**,
propriétaire d'une plantation de thé à Darjeeling

ANNEXES

- p. 174 ■ Les moments clés depuis l'indépendance
- p. 176 ■ Les chiffres clés

DÉCLARATION D'INTENTION

Née dans une famille hindoue originaire du Punjab occidental, j'ai grandi à Delhi où mes parents s'étaient exilés au lendemain de la partition, en 1947. Mon père travaillait à la radio indienne, ma mère était directrice d'une école normale d'institutrices. Tous deux s'enthousiasmaient pour le développement social, culturel, politique de la jeune République indienne. Ce fort engagement national s'accompagnait d'une insatiable curiosité pour le monde extérieur.

8

J'ai quitté l'Inde pour préparer un doctorat d'histoire à la Sorbonne, consacré à l'apprentissage de la démocratie dans la France rurale du XIX^e siècle. Lorsque je suis rentrée pour enseigner à l'université de Delhi, j'ai conservé ce double regard sur l'Inde, à la fois proche et éloigné. Ce livre s'inscrit dans cette approche.

Aujourd'hui, plus que jamais, l'Inde fascine. Cette fascination repose sur des images souvent simplistes et radicalement opposées : pour les uns, elle est le lieu d'héritages spirituels millénaires, pour d'autres, elle représente l'hypermodernité des technologies de l'information. Si ces deux images sont vraies, elles oublient la diversité d'une société qui ne cesse de croître avec les transformations récentes. C'est à la croisée des chemins, où les traditions anciennes se mêlent aux innovations du XXI^e siècle, que se construit l'Inde de demain.

J'ai voulu évoquer, à travers la vie de quelques Indiennes et Indiens de nos jours, les dynamiques puissantes qui travaillent une société longtemps perçue comme immobile.

Merci à toutes celles et tous ceux qui, par leur témoignage, ont voulu donner à comprendre ce qu'est la société indienne contemporaine, en Inde et dans le monde.

INTRODUCTION

Quand j'étais enfant, ma mère, pour nous expliquer la naissance de la nation indienne qui l'avait conduite en 1947 à quitter dans l'urgence son Punjab natal pour une ville inconnue, Delhi, et nous faire saisir la complexité de notre pays, nous racontait souvent cette histoire : quatre aveugles rencontrent un éléphant et essaient d'identifier l'animal. Mais chacun ne tâte qu'une partie de son corps. Le premier touche la jambe et déclare : c'est un animal très grand et solide comme un pilier ; le deuxième tient la queue et constate : il est telle une corde, fin et long ; le troisième touche la trompe : l'animal, dit-il, est comme le tronc d'un arbre ; le dernier touche l'oreille et affirme : c'est plat, grand et dur, comme un éventail. Aucun n'a pu saisir l'animal dans sa totalité, et ils sont donc tous incapables de connaître la réponse.

Il en va de même de l'Inde. Depuis les Grecs et les Romains, elle n'a pas cessé d'alimenter l'imaginaire occidental, pour fournir des arguments à des intellectuels souhaitant larguer leurs amarres méditerranéennes ou procurer un puissant antidote à l'agressivité du matérialisme consumériste de l'Occident. Tous y ont trouvé chaussure à leur pied, tant le pays présente des réalités multiples, apparemment incompatibles. Comment mettre côte à côte l'ascétisme radical de ses fakirs et l'érotisme explosif des sculptures de Khajuraho ?

La parabole de l'éléphant me semble toujours d'actualité, dans une Inde en plein bouleversement. Avec plus d'un milliard d'habitants, soit un sixième de la population mondiale et un cinquième de sa jeunesse, la société indienne du *xxi*^e siècle reste plus que jamais difficile à comprendre. Pour les hommes d'affaires, surtout américains, elle est terriblement chaotique ; pour les politologues, elle représente

un système politique stable ; pour les économistes, elle est en voie de développement ; pour les féministes, elle reste machiste, féodale et dangereuse... Les optimistes voient toutes les raisons de se réjouir.

« *India Shining* », cette Inde « brillante » a l'argent, les ressources humaines et la capacité de réaliser tous les projets qu'elle entend conduire. James Bevan, l'actuel haut-commissaire britannique – l'ambassadeur de Sa Très Gracieuse Majesté dans un pays du Commonwealth – à New Delhi, en fait la vedette du siècle à venir. Ses atouts : l'outil miracle libérateur des technologies de l'information et de la communication ; une démocratie solidement enracinée ; une démographie, longtemps envisagée comme un fardeau à contrôler impérativement, aujourd'hui considérée comme un moteur de croissance et une ressource majeure, dès lors que 65 % de la population a moins de 35 ans.

La liste pourrait s'allonger et inclure l'expansion urbaine porteuse de prospérité économique, la classe moyenne confiante et riche, la société civile qui, comme la Fée Bleue de Pinocchio, sert de conscience morale... Mais ce tableau brillant ne serait-il pas que *Maya*, cette « illusion » des apparences contre laquelle met en garde la philosophie hindoue ?

Qu'en est-il de la réalité ? Les Indiens vivent-ils autrement leur quotidien ? Selon une enquête sur la corruption conduite par Transparency International, aucune institution, aucun secteur clé n'est exempt de ce fléau. Les taux de violence sont alarmants, dans les grandes métropoles comme dans les campagnes. Depuis un viol collectif dans un bus de nuit à la fin de 2012, les femmes ne se sentent plus en sécurité à Delhi.

La croissance laisse de côté les plus faibles et les plus démunis : petits paysans, populations tribales, membres des basses castes... Comme si, élève brillante mais paresseuse, l'Inde ne voulait pas

acquérir le statut de puissance que mérite toute grande civilisation. Elle reste fidèle à son rythme, *ahista, ahista* (« lentement, lentement »), à l'opposé des pays tels que la Corée du Sud où le « vite vite » (*pali, pali*) gouverne. Comme si, malgré ses réalisations, elle persistait, sans complexe ni honte, dans ses défauts et ses faiblesses.

Vivre en Inde, c'est avoir un pied dans plusieurs mondes, plusieurs cultures, plusieurs époques au même moment : dans le futur, avec l'Electronic City, le campus high-tech de Bangalore ; au Moyen Âge, avec les rickshaws à pédales ou la cour des miracles des estropiés mendiant dans les rues... Cette *New India*, qu'exaltent magazines et romanciers à la mode, est inséparable d'une *Old India*, avec ses maharadjahs et ses traditions quasi féodales.

Même les meilleurs experts reconnaissent que les complexités du pays interdisent des lectures trop rationnelles. L'Inde se refuse à toute lecture simpliste. Dans les années 1950, peu après l'indépendance, le cinéaste italien Pier Paolo Pasolini, traversant le pays, de Bénarès à Cochin, en compagnie d'Elsa Morante et d'Alberto Moravia, voulait en saisir les changements sociaux et politiques majeurs. Il n'était pas parti en quête d'indicateurs d'un quelconque « progrès », qui aurait révélé l'émergence d'une nation ou les transformations d'une économie ; au contraire, il cherchait à lier les comportements modernes aux mythes les plus anciens. Mais même avec des hypothèses aussi peu conformistes, Pasolini a échoué. Un tel exercice de compréhension reste toujours un défi très actuel, pour tous ceux qui observent le pays, y compris ses astrologues.

Comment les Indiens, attentifs à l'avenir de leur pays, le conçoivent-ils aujourd'hui ? S'ils ne font pas tous la une des médias, ils veulent tous exprimer leurs expériences, leurs critiques, leurs espoirs. À travers eux se livre la difficulté d'approcher l'Inde actuelle dans toute sa

richesse et sa complexité. Sans jamais épouser des positions idéologiques ou imposer un portrait d'en haut, sans tomber dans les pièges de la communication officielle, cet ouvrage donne la parole à ceux qui, dans leur diversité, vivent au quotidien les mutations étonnantes d'un système social millénaire. ■

CHAPITRE I

**UN PEUPLE
MULTIMILLÉNAIRE**

F

ACE AU PASSÉ

Le passé n'est qu'un fardeau lourd et encombrant, dont les Indiens doivent se débarrasser pour construire leur avenir. L'appel de Jawaharlal Nehru en 1942, lancé avant l'indépendance, résonne toujours avec force. Il y a trop de passés différents en Inde, irréconciliables, pour que s'élabore un grand roman national. L'histoire est d'abord un vaste champ de bataille entre communautés, minorités de tous ordres ou simples citoyens qui, tous, veulent y imprimer leur marque. Les enjeux politiques sont de taille.

Tandis que les campagnes internationales de « *India Shining* », l'Inde qui respalndit, lancées en 2004 et soutenues fortement par une importante diaspora, présentent la très ancienne histoire de l'Inde comme une série de grandes réussites intellectuelles, artistiques et littéraires, le passé à l'échelle locale sert encore à justifier les revendications territoriales de tel ou tel groupe, aux traditions immémoriales. Il nourrit aussi un certain triomphalisme religieux qui veut faire de l'hindouisme l'unique source de la civilisation indienne. Sans oublier les partis politiques qui essaient de régler leurs comptes avec l'histoire plus récente.

Ici comme ailleurs, le passé sert d'abord à la politique. Tout récit historique doit respecter des sensibilités communautaires ou religieuses très éloignées des exigences rigoureuses de la preuve ou du document. Les signes de cette intolérance se sont récemment multipliés. En 1999, l'écrivain A. K. Ramanujan s'intéresse au *Ramayana*, texte canonique de la grande épopée hindoue, et propose *Three Hundred Ramayanas* (Oxford University

Press). Il dévoile les multiples versions de cette œuvre, vieille de quelque deux mille ans, traduite et réinterprétée en fonction des traditions régionales de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est, mais se heurte aux groupes hindous extrémistes. En 2011, l'université de Delhi supprime son livre de la liste des lectures recommandées à ses étudiants. En 2014, l'ouvrage de l'universitaire américaine Wendy Doniger, *The Hindus: An Alternative History* (Penguin, 2010), est à son tour retiré de la vente sous la pression des fondamentalistes qui l'accusent de dénigrer l'hindouisme.

15

« Si le passé est appelé pour légitimer le présent, alors, sa véracité doit être constamment vérifiée », rappelle l'historienne **Romila Thapar**, la grande spécialiste de l'Inde ancienne qui a refusé la voie classique de l'indologie pour étudier les dynamiques historiques en lien avec l'économie et la religion. D'une famille punjabe progressiste de Lahore, Romila est l'une des rares femmes qui, dans les années 1950, ont choisi d'étudier l'histoire. Lorsque son père lui donne le choix entre une dot ou des études à l'étranger, elle choisit Londres.

Depuis son entrée dans la carrière universitaire en 1961, alors que l'urgence est à consolider la nation pour assurer la cohésion de la société indienne, ses recherches refusent de considérer comme un récit historique les mythes de l'Inde décrits dans les Veda, ces textes sacrés qui remontent à environ 1200 av. J.-C., considérés comme à la base des rites, des croyances et de l'organisation de la société hindoue. Elle irrite les traditionalistes par son opposition à tous ceux qui considèrent l'Inde comme naturellement hindoue.

Les temps anciens sont loin d'être un âge d'or et, à l'inverse, les siècles de l'Empire moghol ne sont pas non plus un moment d'affrontements permanents entre hindous et musulmans.

L'histoire du temple de Somnath, un des hauts lieux du culte de Shiva dans le Gujarat, détruit à plusieurs reprises depuis le ^{xr} siècle lors de raids musulmans, a alimenté depuis l'époque coloniale la version d'un antagonisme ancien et fondateur entre musulmans et hindous. Le livre qu'elle lui a consacré (*Somanatha: The Many Voices of a History*, Penguin, 2004), où elle démontre la simplification et la manipulation de son histoire à des fins politiques diverses, est devenu la cible des fondamentalistes hindous et d'une partie de la diaspora indienne aux États-Unis.

16

Si elle occupe ainsi une place centrale dans nombre de discussions et de débats publics, elle a toujours refusé les honneurs officiels du gouvernement indien. « Je n'accepte que des prix attribués par des institutions universitaires ou des organisations en lien avec mon travail professionnel. »

En 2003, elle est nommée à une prestigieuse chaire du John W. Kluge Center, à la bibliothèque du Congrès à Washington. C'est la première fois qu'une telle chaire est consacrée aux pays et aux cultures du Sud. De nombreux hindous émigrés aux États-Unis protestent vigoureusement, à la surprise du monde universitaire pour qui c'est la reconnaissance d'une œuvre majeure. Dans *The Past Before Us* (Harvard University Press, 2013) – le passé avant, mais aussi devant nous –, elle rappelle le rôle de l'historien qui doit s'opposer aux usages abusifs de passés mis au service d'idéologies politiques. Le débat organisé à l'India International Centre à New Delhi à la sortie du livre attire une si grande foule qu'il a fallu installer des haut-parleurs dans les jardins.

Élégante et imposante dans son sari, elle répond à mes questions sans les esquiver. Nous discutons en anglais et en hindi dans le salon de sa maison de Maharani Bagh, un quartier

correspondant de la *Far Eastern Economic Review* en pleine guerre du Vietnam, avant de s'installer jusqu'en 1983 à Hong Kong d'où il couvre toute la zone Asie-Pacifique. Chercheur sur l'Asie du Sud-Est au Carnegie Endowment for International Peace, éditeur de l'*Asian Wall Street Journal Weekly* à New York, il devient le premier rédacteur en chef asiatique de la *Far Eastern Economic Review*, une revue américaine possédée par Dow Jones & Co et basée à Hong Kong.

Il y a une dizaine d'années, l'université Yale, aux États-Unis, a fait appel à lui pour créer un journal électronique, le *YaleGlobal Online*, dont il est aujourd'hui le rédacteur en chef. Depuis Washington DC où il vit, il continue à écrire régulièrement des éditoriaux dans les magazines indiens comme *Outlook* ou *Businessworld*. En 2005, il a reçu le prix Shorenstein, attribué tous les deux ans à un journaliste qui a donné aux Américains des clés essentielles à la compréhension de l'Asie.

Son dernier livre a déjà été traduit en coréen, turc, chinois, japonais et français. *Au commencement était la mondialisation : la grande saga des aventuriers, missionnaires, soldats et marchands* (CNRS Éditions, 2010) explore la complexité de la mondialisation et ses racines historiques. Bien sûr, il parle plusieurs langues : hindi, bengali, anglais et français. Il a épousé une Indienne sikhe, d'une culture et d'une religion différentes. Et il fait même la cuisine. Sa spécialité est le *maach* (poisson) qu'il prépare à la façon bengalie.

Dans la résidence chic de sa belle-famille à Golf Links, le quartier le plus résidentiel de New Delhi, Nayan parle d'une voix douce des frontières qu'il n'a jamais cessé de franchir. Il a commencé juste après Mai 68, quand il a quitté Kolkata pour Paris.

Vous avez quitté l'Inde juste après le soulèvement des paysans de Naxalbari en 1967. Peu après, en 1970, ce sont les étudiants de l'université de Kolkata qui protestaient en brûlant dossiers et registres, sous les portraits de Mao Tsé-toung. Pourquoi aller à Paris ?

C'est par la lecture qu'est née mon envie d'explorer le monde. Mon père enseignait l'histoire. Il aimait autant l'archéologie que la politique, et sa bibliothèque débordait de livres. J'ai commencé par étudier l'histoire au Presidency College de Kolkata, que les Britanniques avaient fondé en 1817. Je suis ensuite parti à la Sorbonne pour faire une thèse sur les relations internationales. Au lendemain de 1968, nous étions très attentifs aux grands événements. La guerre du Vietnam et l'intervention des Américains dans une partie du monde qui était si éloignée de leurs propres frontières me fascinaient particulièrement. Avant de remettre ma thèse, une occasion inattendue s'est présentée : un poste de correspondant à la *Far Eastern Economic Review* à Saigon. J'ai saisi l'occasion, mais je n'ai jamais fini ma thèse.

Depuis Saigon, je rédigeais des articles sur le développement politique, militaire et économique du Laos, du Cambodge et du Vietnam. Je suis un des rares journalistes qui sont restés, en 1975, quand l'ambassade américaine a été évacuée, juste avant l'entrée des tanks du Nord-Vietnam. J'ai assisté à leur arrivée à Saigon, qui annonçait la fin de la guerre. Seul dans le bureau de l'agence Reuters, je regardais par la fenêtre. Elle donnait sur la rue Thong Nhat, le boulevard de la Réunification. J'ai vu arriver un tank, arborant le drapeau des communistes. J'ai saisi mon appareil photo et me suis précipité dehors, juste à temps pour voir le tank entrer dans le palais. J'ai pu envoyer mon message avant que toutes les communications ne soient coupées.